

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
 " " 14 " six mois.
 " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 25.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et, Tourcoing.

ROUBAIX

8 mars 1864.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les
dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 23 février, soir (par le *China*.)

Deux dépêches adressées, en date du
18, au ministre de la guerre confédéré,
constatent que le général Sherman, à la
tête de 25 à 35.000 fédéraux est arrivé à
Quitman, à 100 milles au nord de Mobile.

Le Comité national exécutif a désigné
M. Chase pour son candidat à la prési-
dence. Le bruit court que M. Chase s'est
retiré du Cabinet. Il serait remplacé par
M. Robert Walker.

La convention du Maryland a désigné
M. Lincoln pour son candidat à la prési-
dence.

Le steamer *Bohemian* a fait naufrage,
le 22, à 6 milles de Portland. Dix-neuf
personnes, voyageurs ou hommes de l'é-
quipage, ont péri.

New-York, 24 février.

Le steamer *Bohemian* a touché une
roche, près de Portland, et il a été très
gravement avarié. Tout le chargement du
navire a été perdu.

Les fédéraux, sous les ordres de Sher-
man, se sont avancés jusqu'à Quitman
sans rencontrer de résistance.

L'armée de Longstreet bat en retraite
de Knoxville, dans la direction de Dalton
pour rallier Johnston à Ferragut.

Le *Richmond-Enquirer* publie des dé-
pêches annonçant que les forces fédérales
ont été, pour la plupart, repoussées à
Grand-Paas, à 35 milles de Mobile.

Le général Beauregard mande que les
fédéraux se sont avancés dans la Floride,
mais qu'ils ont été battus à Loke-Citu.

Londres, 7 mars.

On lit dans le *Morning-Post* :

L'Autriche et la Prusse ont donné l'as-
surance qu'elles étaient prêtes à accepter
une conférence et un armistice à la condi-
tion que le Danemark évacue l'île d'Al-
sen, rendit les navires allemands capturés
et s'abstint de représailles ultérieures. De
leur côté, les alliés évacuèrent le Jutland.

La question, ajoute le *Post*, est de sa-
voir si nous devons ouvrir les yeux pour
recevoir encore de la poussière ? Les
Prussiens, les Autrichiens et les Russes
se moquent de nous à leur tour. Ils réali-
sent leur but commun. Une alliance inti-

me existe, probablement par traité, mais
certainement *de facto*, entre les trois Ca-
binets unis pour combattre la liberté con-
stitutionnelle. Nous serons entraînés dans
la guerre parce que l'Angleterre doit dé-
fendre ses véritables intérêts. Nous ne
pourrons pas rester dans une attitude
passive et d'observation quand nous ver-
rons dans quelques semaines toute l'Eu-
rope agitée par la lutte contre le despo-
tisme. Nous aurions pu éviter les com-
plications actuelles à meilleur marché en
aidant la Pologne et en prenant parti pour
le Danemark ; mais l'Angleterre ne cal-
cule pas les frais de ces malentendus.

Vienne, 7 mars.

Les nouvelles de Galicie signalent une
certaine agitation dans cette province.
Malgré la proclamation de l'état de siège,
des placards du gouvernement national
polonais ont été affichés dans les rues de
Lemberg. Le prince Sapicha s'est réfugié
à Galatz.

Le gouvernement dément formellement
les bruits qui lui attribuent des intentions
agressives contre l'Italie. On concentre de
nombreuses troupes dans le Tyrol et les
provinces voisines de l'Italie, mais uni-
quement dans des intentions défensives.
L'archiduc Léopold inspectera prochainement
les fortifications du Tyrol et le Qua-
drilatère.

Londres, 7 mars.

Le *Morning-Post*, dans un deuxième
article, développe cette idée, que la ques-
tion polonaise a ressuscité la Sainte Al-
liance. Si une entente, ajoute-t-il, existe
entre la Russie, l'Autriche et la Prusse sur
la base générale de la conquête du Dane-
mark et de l'Italie, et du partage de la
proie entre les trois puissances, il serait
facile de s'entendre sur les détails. La
Russie pourrait prendre la Galicie et le
grand duché de Posen, l'Autriche une
partie de l'Italie, et la Prusse le Danemark.
Les trois membres de la Sainte Alliance
se garantiraient mutuellement leurs acqui-
sitions. L'Italie et le Danemark seuls ne
pourraient pas résister. En outre, la
Sainte Alliance pourrait songer à la Tur-
quie. La Russie se contenterait d'une ex-
tension de son territoire de ce côté sans
demander à la Prusse et à l'Autriche leurs
provinces polonaises. Rien ne peut arrêter
la ruine du Danemark, de l'Italie et de la
Turquie si ce n'est l'entente de la France
et de l'Angleterre.

Mexique.

Nous trouvons dans une de nos corres-
pondances de Mexico, quelques détails sur
la réorganisation de la légion étrangère,
que le gouvernement français laisserait,
nous assure-t-on, à la disposition de
l'Empereur Maximilien pendant un temps
dont la durée n'est pas encore fixée, mais
qu'on suppose devoir être d'au moins huit
ou dix ans.

La légion étrangère, on le sait, est un
corps permanent de l'armée d'Afrique,
dont la réputation de bravoure égale celle
des zouaves ; elle a été commandée par
les généraux Saint-Arnaud, Mac-Mahon,
Canrobert, et tant d'autres guerriers il-
lustres, dont les exemples sont religieuse-
ment suivis par des officiers et des soldats
qui affrontent les dangers et la mort avec
un courage héroïque.

C'est cette légion, forte de 2.000 hom-
mes environ, qui va être portée à six ba-
taillons de 1.000 hommes chacun et à huit
compagnies par bataillon.

Les officiers français qui en font actuel-
lement partie conserveront leur qualité de
Français et leurs droits à l'avancement ;
le temps qu'ils passeront au Mexique leur
sera compté comme campagne hors d'Eu-
rope, et ils toucheront, suivant leur grade,
une augmentation de solde de 10 à 20 fr.
par jour.

Les cadres des trois nouveaux bataillons
de la légion étrangère seront formés au
moyen d'officiers pris parmi les régiments
de ligne et de zouaves qui sont au Mexique,
et avec les sous-officiers du corps, aux-
quels une part d'avancement revient dans
cette réorganisation.

Ce corps stationnera à Puebla et à
Mexico.

Des que la légion étrangère sera recon-
stituée d'après les bases que nous venons
d'indiquer, et que l'armée mexicaine sera,
elle aussi, reorganisée, notre armée ren-
trera en France ; mais on suppose qu'elle
restera encore au Mexique jusqu'à la fin de
l'année 1864, et que ce n'est qu'à cette
époque que les premiers régiments pour-
ront être embarqués.

Le prince Napoléon Bonaparte, fils du
prince de Canino et cousin de l'Empereur,
est parti tout récemment pour aller re-
joindre la légion étrangère, où il est entré
avec le grade de capitaine. (Patrie.)

L'ARCHIDUC MAXIMILIEN.

Comme nous l'avons annoncé dans notre
dernier numéro, c'est samedi à quatre
heures du soir que LL. AA. II. et RR.
l'archiduc Maximilien et l'archiduchesse

Charlotte sont arrivés à Paris venant de
Bruxelles.

L'Empereur avait envoyé à leur ren-
contre, à la gare du chemin de fer du
Nord, l'amiral Jurieu de la Gravière, aide
de camp de Sa Majesté, et M^{me} la comtesse
de La Poëre, dame du palais.

Voici comment le *Mémorial diplomatique*
rend compte de l'arrivée de l'archiduc et
de l'archiduchesse d'Autriche aux Tuil-
leries :

« LL. AA. II. ont été, en arrivant au
pavillon de l'Horloge aux Tuileries, reçues,
à leur descente du carrosse, par le général
Rollin, maître du palais, le général Fleury,
premier aide de camp de l'Empereur, et
par tous les officiers de service de la mai-
son de Sa Majesté.

« L'Empereur était venu à la rencontre
de ses illustres hôtes jusqu'à la sixième
marche de l'escalier, où il s'est arrêté pour
embrasser l'archiduc avec effusion et ser-
rer cordialement la main à la princesse
Charlotte, à laquelle il a offert le bras pour
monter aux appartements de l'Empereur, et
par tous les officiers de service de la mai-
son de Sa Majesté.

« L'Empereur, donnant toujours le bras
à l'archiduchesse, et l'archiduc à l'Impé-
ratrice, ont passé dans le salon de l'Impé-
ratrice, où a eu lieu la présentation de la
suite de leurs Allées.

« L'archiduc restera quelques jours seu-
lement à Paris ; puis il se rendra direc-
tement à Trieste, où il s'embarquera le 24
ou le 25 mars pour le Mexique sur une
frégate autrichienne. Le prince sera ac-
compagné par deux bâtiments français et
probablement aussi par des navires an-
glais. Il arrivera vers la fin d'avril à la
Vera-Cruz. Il y sera devancé par un en-
voyé spécial, chargé d'aller annoncer à
Mexico sa prochaine arrivée.

« On assure que les difficultés dont il avait
été question ces jours derniers sont apla-
nies. Personne n'est plus disposé que nous
à s'en féliciter. Le futur empereur installé
dans ses Etats, c'est le prélude du retour
de nos soldats en France, et par consé-
quent la fin des sacrifices que nous im-
pose cette expédition lointaine.

Danemark.

D'après une lettre particulière de
Copenhague, l'artillerie de la garde natio-
nale aurait reçu l'ordre de se tenir prête
à servir, éventuellement, les pièces du
fort qui défend la capitale du côté de la
mer, ainsi que les pièces des ouvrages
avancés de la citadelle qui dominent du
côté nord le Sund, jusqu'à Charlottensund.

Pologne.

Le *Wanderer* donne les nouvelles sui-
vantes de Pologne :

A Lubranice, près de Wloclawek, le
tailleur Posnanski, sujet prussien, crai-
gnant qu'on ne fit chez lui une perquisi-
tion pour y trouver des uniformes desti-
nés aux insurgés, avait pris la fuite et

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 9 MARS 1864.

— N° 11. —

BLENDA

CHAPITRE X.

L'entretien relaté dans le chapitre pré-
cédent avait eu lieu pendant la prome-
nade quotidienne avec madame Debora ;
en rentrant du jardin, elles rencontrèrent
dans le vestibule la maîtresse de la mai-
son.

« Qu'as-tu là sous ton châle, petite ? en
arrétant d'assez grands yeux sur Blenda,
qui rougit et lui tendit un livre sans mot
dire.

La tante hochait la tête, menaçait du doigt
la jeune fille, mais prit cependant le vo-
lume en main pour l'examiner.

« Qu'est-ce que cela ? Ke... Kenil...
worth !... Dieu me pardonne ! c'est donc à
ces piloyables lectures que tu passes le

temps destiné à te rafraîchir l'esprit et le
corps ! J'avais meilleure opinion de toi, je
l'avoue.

— Bonne tante, quand j'ai une heure de
récréation, ne faut-il pas l'employer le plus
agréablement possible ?

— Est-ce là ton avis ?

— Oh ! oui, ma tante ! Et si vous savez
quel bonheur c'est pour moi de lire, assise
sous le petit berceau, vous n'auriez rien à
objection contre cette occupation. Ces
événements historiques sont tout nouveaux
pour moi.

— Historiques ? — oui, de belles his-
toires ! Babil d'amour, rien de plus.

— Pardou, bonne tante ; c'est tout autre
chose ; ou du moins il y a beaucoup d'au-
tres choses.

Un signe mystérieux de madame Dé-
bora engagea la tante à cesser cet inter-
rogatoire.

« Eh bien, va donc, mon enfant, dit-elle ;
j'examinerai moi-même ce bouquin. »
Blenda ne se le fit pas répéter.

Elle brûlait de passer encore quelques
instants avec lord Leicester, la belle Amy
Robart, et au milieu des intrigues de la
cour d'Elisabeth.

« Debora, pourquoi ces grimaces, quand
j'interroge ma nièce ? demanda Régine-
Sophie, une fois dans sa chambre à cou-
cher.

— J'ai eu mes raisons pour les faire,
madame ; je voulais dire : Laissez made-
moiselle s'enfoncer à son aise dans ses
lectures.

— Perdez-vous la tête, Debora ?

— Pendant qu'elle a les yeux sur son
livre elle ne voit pas autre chose.

— Ah ! ah ! les braconniers auraient-ils
découvert la piste ?

— Mais oui ; un d'entre eux, du moins,
et c'est déjà trop.

— Quel ?

— Celui qui n'a pas encore apporté de
billet.

— Où s'est-il montré ?

— Deux ou trois fois de suite, j'ai en-
tendu — sans y faire grande attention —
que quelqu'un se promenait derrière le
mur du jardin ; mais comme il est si
élevé qu'on ne peut voir par-dessus, cela
ne m'a pas donné le moindre soupçon.

— Après ?

— Aujourd'hui, quand mademoiselle
Blenda, cette modeste petite créature,
après avoir fait quelques tours, se fut in-
stallée dans le berceau son livre à la main,
je me retirai un peu à l'écart, et alors je
remarquai qu'on frappait sur le mur.

— Charmant ! Ah ! que n'étais-je là ?

— Le poursuivant s'imaginait, sans
doute, que je m'étais beaucoup éloignée ;
car, mademoiselle continuant sa lecture
sans rien entendre, il frappa plus fort et
toussa légèrement. Alors je courus bien
vite regarder par la fente, et j'aperçus un
homme, qui me vit aussi.

— Et que fit-il alors ?

— Il démenagea en toute hâte.

— Blenda est belle comme le jour et
exposée à de grandes tentations. Tenez,
Debora, je souhaiterais de mon cœur pou-
voir lui donner une protection sûre. Et
qui sait ? Hom ! on a vu des jeunes gens
ne pas mettre la richesse au-dessus de
tout.

Debora n'osa se permettre de compren-
dre cette allusion : elle aurait cru man-
quer à un devoir. Elle qui était au cou-
rant de toutes les affaires de la famille et
qui tenait en si haute estime la fille de
ses anciens maîtres, elle ne pouvait deve-

nir la complice du plan — si toutefois
cette idée prenait les proportions d'un
plan — qui eût été une injure mortelle
pour la fière Henriette ; car Debora croyait
savoir parfaitement où le soulier blessait
la jeune dame.

Le même soir, madame Régine-Sophie
demanda Kenilworth.

Après l'avoir feuilleté sans y rencontrer
d'inconvenantes scènes d'amour et y avoir
trouvé, au contraire, bien des choses sen-
sées, honnêtes et sérieuses, elle rendit le
« bouquin » à Blenda, en l'engageant à en
lire quelques pages chaque fois qu'elle
irait au jardin.

A cette occasion, notre héroïne fut ins-
truite du bonheur qui l'attendait le jour
suivant, bonheur dont elle ne fut pas
enchantée le moins du monde, la froideur
hautaine d'Henriette affligeant son cœur
sensible.

Mais il va de soi qu'elle n'osa point
montrer ce qu'elle éprouvait.

Le lendemain, le soleil était radieux, la
matinée fraîche et magnifique. On devait
partir à midi.

De meilleure humeur qu'elle ne l'avait
été depuis longtemps, la tante Régine
s'était mise, vers dix heures, à chercher
dans sa commode diverses bagatelles pour
Blenda, lorsque madame Debora entra
précipitamment, et lui dit d'un air pres-
que effrayé que « le monsieur de derrière
le mur, » ou le commis-marchand Ander-
son — c'était sous ce nom qu'il se pré-
sentait — demandait à parler à M^{me}
Thorman.

« Tiens, vraiment ! qu'il vienne se
plaindre de ne pas être admis à voir ma
sœur ! Prie-le d'entrer. »

Et Régine-Sophie se rendit dans son

salon d'un air qui disait assez qu'elle
n'avait pas l'intention de se laisser vaincre.

Un instant après, monsieur Anderson
entra par une autre porte.

Il avait un extérieur agréable et les ma-
nières aisées d'un homme plein de con-
fiance en lui-même.

Il salua d'un air dégagé la maîtresse de
la maison, qui mit ses lunettes pour mieux
l'examiner.

« Ainsi, monsieur, c'est vous qui avez
à me parler ? Veuillez vous asseoir.

— Madame, quoique je n'aie pas l'hon-
neur d'être connu de vous, j'ai pris la
liberté, par suite d'une circonstance que...
Mais j'espère que je ne vous dérange pas,
madame ?

— Hom ! plus ou moins ; car, primo,
voici l'heure d'aller à l'église, et, secundo,
j'ai l'intention de partir ce matin pour la
campagne.

— Je regrette infiniment d'avoir choisi
un moment si inopportun ; mais je m'y
suis vu forcé ; du reste, je ne vous retien-
drai que quelques minutes.

— Tant mieux !

— Hier soir, pendant que je... me prome-
nais... en un mot.

— Après, après !

— Pendant que je me trouvais devant
votre jardin, madame Thorman...

— Et que vous frappiez contre le mur
pour attirer l'attention de ma nièce.

— Ah !

— Il arriva que ma vieille gouvernante
entendit seule ce signal.

— J'étais convaincu d'avance, madame
Thorman, que vous seriez parfaitement
bien informée, reprit Anderson ; et son
sourire prouvait qu'il avait déjà retrouvé
toute sa contenance. Mais la démarche
que je fais en venant confirmer moi-même